

L'anthropologue et le cinéma



Serge Bouchard habite depuis peu au bord de la rivière, à côté d'une petite forêt. Montréalais de la frange, regardant couler les flots, les pieds sur l'île, le dos à la ville. Sage sauvage au regard lucide posé sur notre société.

On le dit parfois grincheux comme un ours. L'homme que je rencontre chez lui est accueillant comme sa voix ample de vieux routier. Celle que l'on entend depuis 15 ans à son émission *Les chemins de travers*, à la radio de Radio-Canada.

L'anthropologue publie ces jours-ci un nouvel ouvrage – il en compte une vingtaine –, en collaboration avec sa compagne Marie-Christine Lévesque: *Les images que nous sommes, 60 ans de cinéma québécois*.

Du pur Serge Bouchard, à qui l'on a un peu tordu le bras pour qu'il voie ou revoie, et surtout commente à sa manière, en six mois, 100 films québécois parmi les 200 numérisés par le projet *Éléphant de Québec*, dont on célèbre le cinquième anniversaire.

Des films «dont certains étaient dans le sous-sol de l'oubli», dit Serge Bouchard. Il les a rassemblés par thèmes de son propre cru (*Les soutanes*, *L'Homo bungalow*, *Nous ne sommes pas des Sauvages*, *Le spaghetti*, etc.), pour autant de chapitres où il livre ses observations uniques et met en lumière des traits communs du cinéma et du peuple québécois.

Il a accepté de sortir de ses «sentiers battus» – le Grand Nord, les Amérindiens, la franco-américanité, la philosophie, la poésie – pour éclairer de son regard de commentateur

temps, deviennent autre chose que ce que leur réalisateur avait imaginé: des artefacts, des objets témoins. Parfois, ils sont meilleurs aujourd'hui qu'ils ne l'étaient au moment de leur sortie, pour toutes sortes de raisons.»

Il dit avoir redécouvert *Jésus de Montréal* de Denys Arcand (frère de son regretté complice Bernard), qu'il n'avait pas apprécié à sa juste valeur à sa sortie en salle. Il a été subjugué par *La vie heureuse de Léopold Z*, un «petit chef-d'œuvre» de Gilles Carle, mais profondément insulté par *Bulldozer*, film-culte de Pierre Harel.

«J'ai essayé d'interpréter la trilogie d'*Elvis Gratton*, dit-il. Il y a quelque chose là d'insidieux. Falardeau était comme un prêtre moderne. Un prêcheur. Et ce côté prêchi-prêcha est insupportable chez lui. Ce qui tue beaucoup notre expression culturelle cinématographique, c'est l'obsession du nationalisme. Les pires ennemis de l'indépendance du Québec sont les nationalistes. Il faut arrêter de grincer des dents. Il y a toutes sortes de bonnes raisons de faire l'indépendance du Québec, mais certainement pas avec le discours de gens comme Falardeau.»

«Au Québec, on a un rapport défaitiste à notre histoire qui est suspect. Comme si on n'avait rien fait, qu'on était des victimes, qu'on avait tout subi. On achète la version nationaliste binaire et manichéenne.»

Serge Bouchard ne passe pas ses quatre chemins pour dire

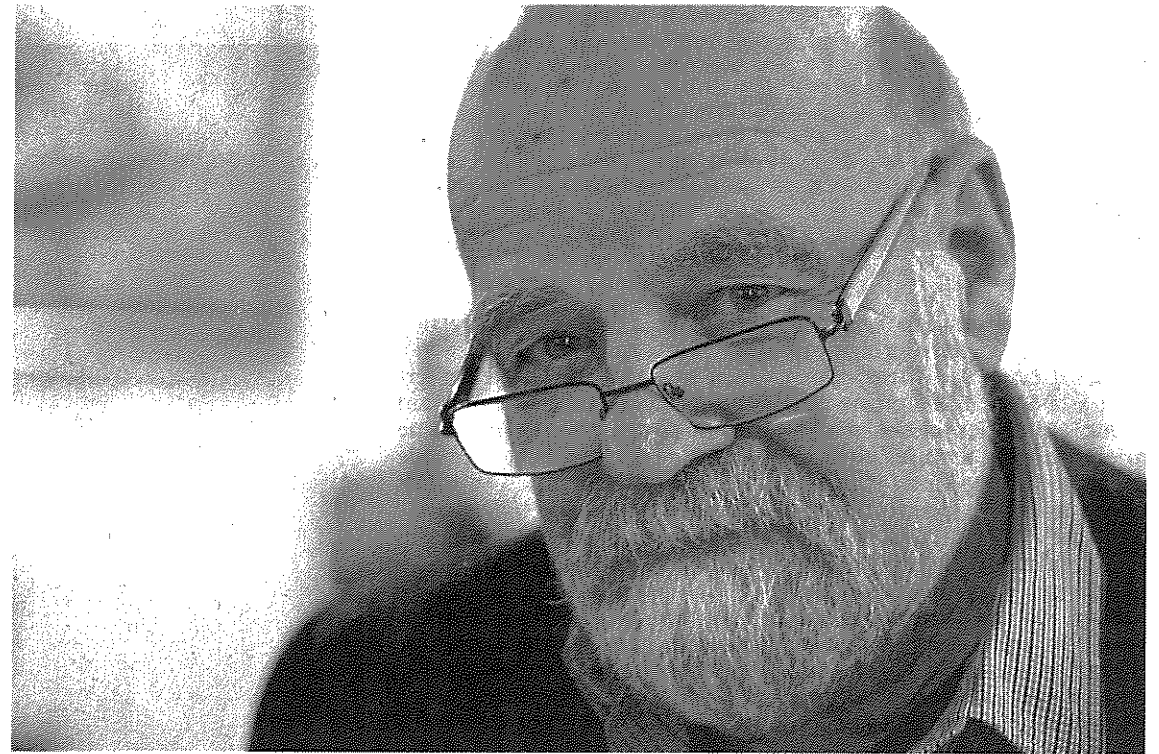


PHOTO NINON PEDNAULT

L'anthropologue Serge Bouchard a visionné une centaine de films québécois en six mois pour la rédaction de son dernier livre.

Il a d'autres marottes. Il regrette l'absence d'un film québécois mettant en scène des Amérindiens de manière digne et réaliste, s'intéresse à l'affirmation de la langue québécoise au grand écran (il y consacre même un encart amusant autour du mot «marde»), et constate les carences historiques de notre cinéma national.

«On s'aperçoit en le revisitant que le cinéma québécois a été très faible en histoire, se désolait-il. C'est presque le néant. On

l'écran un conflit sans nuance entre les «méchants Anglais» et les «bons Français», alors qu'ils étaient alliés parmi les républicains.

L'anthropologue s'intéresse aussi à l'image stéréotypée de l'homme dans le cinéma québécois. Celle d'un perdant pas vraiment magnifique.

«L'image du Québécois né pour un petit pain, qui traîne sa pauvreté, est omniprésente. Le personnage du Québécois *loser* joué par Willie Lamothe ou Jean Lapointe est attachant. Mais il y a aussi des gens d'envergure, qui ont accompli des choses et qui sont absents du cinéma québécois.»

Serge Bouchard a soif de héros et d'héroïnes, et trouve que notre cinéma tourne le dos à ceux qui ont existé: les soldats comme ses oncles, qui se sont enrôlés et ont risqué leur vie pour combattre Hitler; une

L'animateur et auteur de la série des *Remarquables oubliés* (dont il prépare le deuxième tome sur les coureurs des bois) se console en constatant l'évolution du cinéma québécois depuis 15 ans. «On est ailleurs, à une autre étape, même si on revient parfois à nos vieux travers. C'est quand même remarquable, quand on y pense, tous les grands films qui ont été réalisés ici.»

